

du Saint-Laurent aux Montagnes Rocheuses, de l'Atlantique jusqu'au Pacifique.

Leur ambition bien légitime serait de voir les Français leur témoigner plus d'intérêt, s'occuper davantage de ce qui se passe au Canada, et accorder quelque attention aux nombreuses œuvres littéraires ou historiques qui s'y publient chaque année. M. Lefavre, notre consul à Québec, citait à ce propos, dans un conférence faite à Versailles, il y a trois ans, une pièce de vers, due à une plume d'un des hommes les plus éminents du Canada, M. Chauveau, et dans laquelle le poète canadien nous donne une leçon aussi spirituelle qu'aimable. M. Lefavre me pardonnera de la lui emprunter pour la mettre à mon tour sous les yeux du lecteur :

A vos amis surtout, de grâce, dites bien
Qu'on n'est point tatoué pour être Canadien,
Que le dernier Huron est vivant à Lorette,
Qu'il a peint son portrait et que chacun l'achète ;
Que nous serons ici bientôt un million
De Français, oubliés sous la main d'Albion,
Que l'on parle à Québec un assez beau langage,
Semblable en bien des points au français d'un autre âge,
Que tout Français chez nous est à peu près chez lui,
A moins que du théâtre il n'éprouve l'ennui ;
Que de revoir " nos gens " on se fait grande fête,
Aujourd'hui comme au jour qui suivit la conquête ;
Que pour vous plaire, usant tous ses talents divers,
Chacun fait ce qu'il peut... même de mauvais vers.

Ces vers que, dans sa modestie, M. Chauveau qualifie d'une épithète bien sévère, ces plaintes sans amertume, que j'ai si souvent entendu reproduire au Canada, m'ont donné l'idée de payer, en cherchant à jeter un peu de lumière sur une des branches de la littérature le plus en honneur près des bords du Saint-Laurent, une partie de la dette que j'ai contractée moi-même envers les Canadiens.

Je me permets de croire qu'à défaut d'autre mérite, une étude sur la poésie canadienne ne pourrait manquer d'avoir l'attrait de la nouveauté. Le phénomène de la conservation et de la vitalité extraordinaire de l'élément français au Canada a frappé tous les voyageurs. Plus surprenant peut-être encore est celui de la conservation de la langue elle-même dans toute sa pureté, toute son élégance, tout son génie. Malheureusement les éléments me font défaut pour entreprendre aujourd'hui, sur un sujet aussi vaste, une étude d'ensemble. Je compte me borner à parler d'un des poètes canadiens les plus en vue, de celui qui me semble le mieux représenter cette jeune et brillante pléiade de littérateurs distingués qui pour raient, sans trop de désavantage, soutenir la comparaison avec les représentants actuels de notre école poétique.

Octave Crémazie, et c'est en cela qu'il personnifie si complètement la littérature canadienne tout entière, s'inspire en première ligne des deux sentiments les plus nobles qui puissent animer un poète : le patriotisme et la foi. C'est là son principal caractère.

La France, le Canada, la religion catholique, telles sont les grandes idées, qui, gravées dans le cœur des Canadiens, reviennent sans cesse dans leurs œuvres. Historiens, romanciers, philosophes, orateurs et poètes, tous sentent

vibrer en eux cette fibre patriotique et religieuse qui trouve un si noble écho jusque dans le cœur des plus humbles habitants de cette immense territoire. Et ceux-là même qui, méconnaissant le génie de leur patrie, ont sacrifié à d'autres dieux, ont dû revenir à cette source vive pour y puiser leurs plus heureuses inspirations. Ferme et décidé à résister à l'absorption britannique, les Canadiens se sont attachés, avec une opiniâtreté et un courage qui ont déjoué tous les calculs, la conservation, — mieux encore, à la propagation — des deux choses qui à leurs yeux résument le mieux la nation : la Religion et la langue de la mère-patrie.

Il faut lire, dans le grand ouvrage de l'historien national du Canada, M. Garneau, le récit des efforts persévérants, et si heureusement couronnés de succès, accomplis par ce vaillant peuple pour arriver à ce double but.

La poésie, fidèle image de l'âme même de la nation, reflète sans cesse cet amour invétéré du Canadien pour Dieu et pour la patrie.

Mais ce n'est pas seulement parce qu'il s'est fait l'interprète du sentiment national, que Crémazie nous semble mériter une étude toute spéciale. Sans doute, ses œuvres sont canadiennes avant tout, et c'est là son premier titre aux yeux des Canadiens ; mais nous prétendons prouver qu'elles sont également françaises et par le fond et par la forme ; que sa langue est harmonieuse et puissante ; que ses vers ont de la force, de l'énergie et de l'éloquence ; que ses conceptions sont larges et neuves ; qu'il possède enfin, au plus haut point, cette qualité si rare et si précieuse qui n'est dévolue qu'au vrai poète : l'invention.

Si les quelques citations que nous nous proposons de faire justifient cette appréciation ; si nous arrivons à donner au lecteur le désir d'approfondir ce que nous ne pouvons que lui indiquer : si surtout, cherchant à lui faire connaître le poète canadien, nous pouvons lui inspirer quelque intérêt pour sa noble patrie, nous aurons atteint notre but.

Octave Crémazie sentit de bonne heure s'éveiller en lui l'instinct poétique. Ses parents étaient dans une situation fort modeste, mais n'hésitèrent pas à faire les plus grands sacrifices pour l'élever suivant ses goûts. Grâce à leur dévouement et à leur générosité, le jeune homme reçut une éducation soignée, que son penchant pour l'étude développa tous les jours. Malheureusement, le culte des Muses ne suffit pas aux besoins quotidiens, et Octave Crémazie dut choisir un état qui lui assurât quelque indépendance. Il se décida pour celui de libraire, espérant qu'au milieu des livres où il allait vivre désormais, il trouverait sans peine quelques heures à consacrer à ses chères études littéraires.

Ses premières poésies remontent à l'année 1850 ; elles parurent dans les journaux ou dans les revues canadiennes. Peu soucieux de popularité et de gloire, Crémazie n'eut jamais l'idée de les recueillir en volume, et de les présenter au lecteur sous une forme plus accessible. Peut-être le temps lui a-t-il manqué pour le faire. Sa carrière poétique ne devait pas, hélas ! être de longue durée. Les dernières pièces de vers que nous avons sous les yeux datent en effet de 1863. C'est vers cette époque qu'une catastrophe financière, sur laquelle nous n'avons